



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage
sur www.lesnouveauxauteurs.com

Auteur : Ted Garennes

Titre : le parfum des apparences

Genre : Roman

EXTRAIT

Ceci est une histoire vraie. D'ailleurs, vous pourriez le vérifier puisqu'elle se passe à côté de chez vous, ou peut-être même dans votre propre famille, s'il n'était aussi délicat d'agresser les gens, d'autant plus si ce sont des proches, en leur disant : votre mine ne me leurre pas, j'ai compris ce que cache votre rire, je viens de lire une histoire qui vous ressemble trop pour ne pas être un peu la vôtre. Vous verriez dans les yeux qui vous regardent, la pensée se troubler d'être dévoilée, ou peut-être est-ce vous qui révéleriez une conscience longtemps refoulée. On n'a pas le droit d'être aussi cruel. C'est pourquoi nous ferons comme s'il s'agissait d'un conte ; un conte assez réaliste pour que la question demeure. Est-ce une histoire vraie ?

Elle se déroule de nos jours, à Paris, dans un milieu dont nous dirons qu'il a de l'argent et des manières. Martine et Baptiste sont mariés depuis quinze ans. Ils ont la cinquantaine, connaissent l'aisance mais pas l'harmonie. Ce n'est pas que ce soit forcément incompatible. D'ailleurs, il est à peu près certain qu'ils n'en ont pas conscience. Ou alors assez rarement, donc ils sont peut-être heureux. Ils n'ont pas d'enfant. D'abord, l'un ou l'autre n'a pas voulu, puis, l'un ou l'autre n'a pas pu, puis le temps a passé. Baptiste le regrette à présent car son nom va se perdre ; quant à Martine, elle n'en parle jamais.

Baptiste et Martine vivent ensemble. Par vivre il faut entendre que Baptiste considère leur appartement du huitième arrondissement comme sa base arrière. Il y a installé confortablement une épouse docile qu'il se flatte d'avoir entouré de ce qu'il y a de plus coûteux. Pour lui, c'est une femme comblée ; du reste, elle ne se plaint jamais. C'est son lieu de retraite quand il veut se ressourcer, comme il dit, c'est-à-dire le plus souvent pour soigner, grâce au dévouement bien féminin de sa légitime, un dérangement intestinal ou un chagrin d'amour-propre. Il éprouve régulièrement ce besoin de se ressourcer parce qu'il a la tripe sensible et la séduction toujours prête à dégainer. Il est à noter qu'en vieillissant les misères physiques prennent le pas sur les autres, d'où l'intérêt de pouvoir se faire dorloter chez soi, ce dont il a conscience.

Sinon, il est souvent absent. Il part en voyage d'affaires avec sa collaboratrice, Christine, femme de tête dont il ne saurait se passer pour l'aider à diriger son entreprise et, accessoirement, c'est-à-dire quand elle trouve le temps pour cela, amie de sa femme depuis la maternelle. C'est une belle femme qui a du caractère et de l'ambition, une travailleuse infatigable et douée. Dans la boîte, elle passe surtout pour une garce. Ce n'est pas pour lui déplaire ; la jalousie professionnelle lui prouve sa réussite.

A la maison, Martine attend son mari. Elle n'a aucune impatience, la présence de Baptiste se mesurant à la hauteur du linge dans le panier et à l'assiette supplémentaire. Soyons juste, il y aussi le son de la télévision, plus fort quand il est là. Les deux époux ont des incompatibilités télévisuelles. Ils font chambre à part pour résoudre ce petit problème, chacun pouvant ainsi allumer son écran sans gêner l'autre. De toute façon, Martine s'endort toujours au milieu du film.

Dans la journée, elle passe son temps à mettre assez de désordre pour occuper la femme de ménage. Baptiste n'a pas épousé une femme d'intérieur. Il s'en moque ; à part l'entretien de ses chemises blanches, l'intendance n'est pas son souci. Ce qui compte pour lui, c'est le bouillon qui soigne la digestion et le repas raffiné qui flatte la clientèle. Or Martine est une excellente cuisinière, tout simplement parce que c'est son seul plaisir. D'où ces trois grandes activités qui rythment sa vie : faire les courses, cuisiner et manger.

Baptiste a perdu ses parents. Martine a sa mère. Avoir quelqu'un, cela compte dans la vie. Quand il se meurt d'une maladie hypocondriaque, Baptiste dit à Martine : heureusement, je t'ai. Martine, elle, a Maman. Néanmoins, elle a surtout le sentiment de se faire posséder.

Quand Baptiste s'en va, Maman arrive. Elle débarque aussi quand il est là, ce dont il lui est reconnaissant ; la solitude à deux, c'est pire que tout seul, et Maman, en troisième luronne, ne manque ni de gaieté, ni de conversation. Ce fut une grande dame, cela reste une belle vieille, assez

Copyright 2009 Ted Garennes. Tous droits réservés

présentable pour les siens, juste un peu trop voyante parfois.

Ah ! Il y a aussi le mari de Christine, Bernard. Il est vrai que tout le monde a tendance à l'oublier.

Quant à Pierre Durand, encore nommé Peter, c'est le trublion de l'histoire, l'électron encore libre, qui vient bousculer les convenances, semer le doute, apporter la zizanie, bref, l'air de la montagne.

I Martine part ; tout devient possible

Qui est Martine ? Voilà une problématique existentielle qu'elle résoudrait avec simplicité et conviction par ce simple mot : rien. Toutefois, un rien peut être très visible. Martine pense qu'elle ne vaut rien bien qu'elle prenne beaucoup de place.

Pour son mari, c'est une gentille nouille. Car il y en a de mauvaises comme la gale. Si, ça existe. Et celles-là ont la méchanceté bête, sournoise et imprévisible. Pas Martine. Souvent bête, rarement imprévisible, mais jamais méchante. On peut croire Baptiste, il la connaît.

Elle est assez molle. Elle fait tout avec lenteur et indécision, c'est exaspérant. D'accord, une nouille... qui ne se distingue pas des autres nouilles, gardant farouchement ses différences pour elle. A part cela, c'est une femme mûre. On dit cela des poires aussi, juste avant qu'elles ne deviennent blettes. Une femme mûre et sans charme, à part ses yeux bruns, surtout quand elle rit ; ils s'allument alors de petites étoiles dorées. C'est joli et on a envie de la regarder autrement. Mais elle ne rit pas très souvent.

Alors nous disions, une gentille nouille mûre. Cela fait beaucoup. Chacun s'arrange avec le lot qui lui est dévolu et se dit que rien n'est parfait sur terre. Pour les êtres ordinaires, surtout de sexe féminin car ceux-là ont l'obligation de séduire, l'imperfection des autres rassure, noie les différences dans un anonymat confortable. Mais Martine doit porter le poids d'une image extraordinaire, car c'est une femme qui se voit : on ne peut pas ne pas la voir. Non point qu'elle soit laide. Enfant, elle avait un charmant visage triangulaire avec deux grandes billes de chocolat, un petit nez pointu et un sourire bouleversant. Le sourire a disparu et le visage lisse tant il est soufflé a bien peu de charme. Car Martine est grasse, d'une chair ferme et épanouie, non flétrie par la maternité et c'est ce qui sauve son embonpoint de s'étaler ; elle reste digne avec une certaine allure. Du reste, elle n'est pas si énorme, mais comme elle est très grande, sa silhouette paraît monumentale. Elle marche bien droite et la tête haute, telle un majestueux sablier aux seins volumineux et au fessier confortable. Elle a de la fierté, par réaction, comme un grand bouclier toujours devant elle. Quand elle est particulièrement mal à l'aise, elle se raidit encore plus : elle a l'air d'avoir avalé un parapluie.

Elle pourrait, avec un physique pareil, écraser les autres, les toiser avec poids ; mais non, on comprend très vite que cette tour est inoffensive. Elle a un tempérament à s'effacer toujours et ce physique imposant qui impressionne au premier abord laisse voir très vite un caractère de musaraigne, timide et bonasse.

Pourtant, cet été là, le 9 août exactement, quelque chose change. Certes son exploit passe inaperçu et, comparé aux événements de ce monde, il ne mériterait pas d'être souligné. Pourtant, de ce jour qui ne payait pas de mine, le facteur passait à la même heure, le concierge râlait en sortant les poubelles, le chien du voisin pissait dessus comme à son habitude, de ce jour prosaïque et humble est née une autre Martine. A cet âge, ce n'est pas une naissance sur laquelle on s'attendrit. D'ailleurs Martine elle était, Martine elle restera. On ne peut quand même pas croire que les gens puissent changer à ce point. Mais, dans le tumulte de sa vie intérieure, dans l'âme cachée de la modeste souris grise, rien ne sera jamais plus pareil.

Ce 9 août d'un été pluvieux que rien ne prédisposait à changer sa vie, Martine part en vacances et, cette fois, elle part seule. Pendant de longues années, il y a eu Maman, puis Baptiste, puis Baptiste et Maman, mais jamais, jamais, elle n'est partie seule, pas plus en vacances qu'ailleurs. Martine a toujours été assistée car elle n'a pas de grandes capacités. On le lui a dit et, de toute façon, elle le sait.

Vers seize heures, elle fait son sac. Pas plus tôt parce qu'elle s'est imposé de classer le courrier, d'arroser les plantes du balcon, de ranger la cuisine, de terminer la comptabilité de Baptiste. Toutes choses dont elle se moque éperdument, mais le temps qu'elle a pris à se mettre en train, cette façon de dominer la journée, de la distiller à sa guise, de déguster l'événement, c'est si bon. L'angoisse est bien là, sous-jacente comme toujours, et Martine n'échappe pas à une ou deux bouffées de panique, petits délires qui anticipent d'éventuelles difficultés pour être sûre de pouvoir faire face. Ce qui est certain cependant, c'est qu'à aucun moment elle n'a hésité. Plus maintenant. Avant, oui, mais à présent sa décision est plus ancrée en elle que le désir de boire pour un marcheur en plein soleil. Sa soif est aussi impérative. Elle marche à l'ombre pourtant depuis très longtemps.

Elle part et cette folie est au centre du monde, de son monde. Alors vous pensez bien qu'il n'est pas question de renoncer. Il lui semble plutôt qu'elle serait capable de tout briser autour d'elle. Pendant des semaines, elle s'est torturée, comme chaque fois qu'elle se pose des questions, que dans le fond elle connaît les réponses mais renâcle à les voir d'abord, à les accepter ensuite. Puis elle a pris sa décision d'un coup, sans plus de difficultés à agir. Le déclic reste inexplicé, obscur, et elle ne pouvait pas savoir si elle serait capable de sortir de l'inertie accablante qui l'a paralysée longtemps. A un moment donné, Martine est devenue différente, c'est tout. Elle l'a senti et n'a pas cherché plus loin, tout entière dans l'énergie de ce qu'elle allait faire. Alors là, rien n'aurait pu l'ébranler et elle a mis à réaliser son projet autant d'obstination qu'elle avait mise à le repousser. Une force lui est venue, celle de l'évidence. A moins qu'elle n'ait enfin atteint le seuil de l'intolérable, extrêmement variable d'une femme à l'autre, d'une douleur à l'autre. De fait, pendant longtemps elle s'est dit de sa vie : c'est intolérable, tout en continuant malgré tout à tolérer. Un jour pourtant, l'idée qu'il existait autre chose, encore vague et silencieuse, a fait lentement sa place pour finir par agiter toutes ses pensées. L'ivresse est bien là : elle sent qu'elle existe, *seule*. Mais il y a loin encore de ce frémissement à la conscience d'elle-même.

Elle ouvre son armoire et jette quelques vêtements dans un sac de voyage. Elle entasse n'importe comment les lainages qui lui tombent sous la main. Elle imagine la mimique désapprobatrice de Christine. Christine est une parfaite ménagère. Incollable sur l'entretien de la maison et les valises irréprochables, elle s'obstine à vouloir rééduquer Martine.

« Regarde, tu vois, c'est tout simple. Un dernier coup de fer... une place précise pour chaque chose... là... une feuille de papier de soie entre chaque vêtement... Je te montre, tu vois, c'est facile ! Tu fermes doucement. Et hop, voilà ! A l'arrivée, c'est impeccable, tu n'as plus qu'à refaire les piles dans l'armoire. C'est pas plus joli comme ça, hein ? »

A chaque fois, Martine regarde sans un mot, subjuguée par cette énergie qu'elle present superflue. Son désordre, elle le revendique, c'est le sien, elle l'aime.

A part cela, Christine est la meilleure amie qui soit. Elle n'a pas hésité à lui passer sa vieille voiture.

« Tu vas te traîner sur la route, mais rien ne te presse. N'oublie pas au retour de faire la révision, sinon Bernard va me tuer. Ça fait trois mois que je dois le faire ! Elle fume, c'est une horreur ! »

Elle a paru prendre conscience de quelque chose et a ajouté :

« Mais rassure-toi, c'est sûrement rien du tout, il n'y en a pas pour une fortune. »

Elle a dit aussi :

« Tu as vraiment une sale tête, tu as bien besoin de ces vacances. »

C'est une vraie amie. D'ailleurs Baptiste l'apprécie et Maman aussi. Ils disent qu'elle a une bonne influence sur Martine.

Martine n'a pas prévenu son mari de son départ, ni sa mère. Christine s'en chargera très bien. Baptiste sera charmant avec elle. Le charme de son mari n'opère plus depuis longtemps sur Martine. Ce regard qu'il biaise vers tout ce qui est de sexe féminin, laissant filtrer dans quelques

éclats roux son obsession de la séduction, ce regard s'est éteint pour elle.

Quant à Maman... il y a peut-être là une très longue histoire, une naissance compliquée qui dure depuis cinquante ans. Martine a préféré ne pas l'affronter directement. En donnant à sa voix le trouble attrait de la confiance, elle a dit à Christine qu'elle avait besoin de faire le point, qu'elle traversait une mauvaise passe avec Baptiste, qu'il leur fallait à tous les deux un peu de recul. Tant qu'à faire, elle a étalé toute la pommade de circonstance. Il lui semblait réciter la page cœur de son magazine mais elle y mettait tant de force qu'elle y croyait presque. Elle gardait toutefois un œil sur son amie, de crainte d'en faire trop, mais celle-ci était concentrée, penchée vers elle pour être sûre ne pas en perdre une miette. Christine a dit soudain :

« As-tu prévenu ta... ? »

Martine l'a interrompue d'un grognement horrifié et il y avait dans ses sourcils arqués toute l'indignation affective dont elle était capable :

« Noooooon ! Tu n'y penses pas, voyons ! En ce moment, avec sa santé... »

Il n'était pas besoin d'en faire plus, le message arriverait sans doute à destination avec quelques améliorations qui ne gêneraient rien. L'essentiel était de viser Maman par amie interposée. Christine adore Maman.

Tout semble donc se présenter de façon on ne peut plus satisfaisante et Martine jubile en remplissant son sac. Elle a déjà fait le plein d'essence. Le départ est prévu pour demain très tôt. Il faut partir avant le retour de Baptiste. Avant que ne le ramène à la maison la nécessité de confier son linge au nettoyage conjugal, marquant son passage dans le panier commun de cheveux et d'effluves inconnus. Martine trouve à l'évocation de ces horreurs triviales une raison supplémentaire de partir. Demain, elle quitte Paris pour Font-Romeu, sur le versant oriental des Pyrénées. Elle répète plusieurs fois : le versant oriental des Pyrénées. Il y a dans ce roulement dont elle se délecte tout l'attrait de ce qui est rêvé. Ce départ dans les Pyrénées, c'est l'Orient qui l'attend. En réalité ce qui la fascine, ce n'est pas tant la destination que le fait de partir seule, pour la première fois.

Mais c'est compter sans l'acharnement de Maman à s'imposer. Rentrée de sa thalassothérapie, on ne sait pourquoi deux jours plus tôt que prévu, elle débarque chez sa fille tard dans la soirée pour réclamer son chat. Je l'avais complètement oublié celui-là ! pense Martine pendant qu'elle s'empresse de nettoyer le plat à saletés. L'odeur âcre qui se dégage alors dans la cuisine irrite le nez de Maman. Il n'est que trop évident que cet aspect du confort de Minou a été très négligé. Celui-ci en rajoute et jette des cris rauques de chat affamé.

« Pourtant tu sais à quel point il est délicat ! Je ne peux jamais compter sur toi ! Baptiste paiera le vétérinaire... tu t'expliqueras avec lui... »

Et le vieux poignet maigre et froissé agite de lourds grelots d'or sur le dos du félin offensé. Martine se dépêche et tremble de contrariété. Au-dessus d'elle, les faux cils de Maman battent énergiquement le rappel de toutes ses angoisses. Courbée sur sa tâche répugnante, Martine a fermé les yeux le temps d'un soupir. Distraction fatale, le sac poubelle se fend, la litière parfumée se répand. Sidérée par le hurlement qui suit, Martine contemple les orteils vernis de sa mère qui convulsent dans les sandales souillées. Mais elle pense seulement : maintenant le reste va être plus difficile à lui dire.

En effet, le reste ne passe pas aussi bien qu'avec Christine. Elle se donne à fond pourtant. Quinze ans de mariage... bla, bla... petite déprime... bla, bla... besoin de changer d'air... bla, bla... rien de grave, tu penses bien ! et bla, bla, et bla, bla...

Maman sermonne et demande avec quel argent. Martine prend l'air contrit de celle que l'on va rassurer, mais rien ne vient. Alors elle meuble le silence en s'inventant des économies. Et puis quinze jours, ce n'est pas beaucoup. L'autorité maternelle ne la quitte pas des yeux. Martine serre les doigts sur la carte de crédit de Baptiste, au fond de sa poche, et se demande comment mettre fin au supplice. Enfin, elle trouve. En regardant ailleurs de peur d'être devinée, elle lâche le prétexte d'une vilaine éruption qui la rend peu fréquentable. La hantise de la contagion entraîne un net

mouvement de recul. Maman fronçe son petit nez mutin qu'elle a payé très cher et dévisage Martine, soupçonneuse. Elle choisit la retraite, le temps d'emballer Minou et de jeter à distance quelques aphorismes moralisants, histoire de faire son devoir.

Sur le pas de la porte, elle se retourne. Martine un instant craint une nouvelle offensive. Mais non. Cette bouche en cul de poule qui claque dans sa direction, c'est peut-être bien un baiser. De toute évidence, Maman a quelques remords.

Il est plus de minuit. Martine s'est couchée mais ne dort pas. Elle a vu dans les yeux de sa mère le retour prématuré de Baptiste. C'est fichu. Elle se ratatine dans son lit, tourmentée à nouveau par l'indécision. Elle aurait aimé pouvoir partir tout de suite, mais ce ne serait pas raisonnable. Elle ne conduit plus depuis longtemps. Baptiste a une grande attirance pour les femmes et les voitures ; c'est dire qu'elle n'a jamais eu le droit de toucher les siennes. Pour les femmes, elle ne revendique vraiment rien ; par contre, elle aimait conduire autrefois.

Autrefois... Ce mot rébarbatif débute un conte idiot qui la concerne, un conte sans les fées. La voilà tout à fait réveillée. Baptiste n'est pas un ogre mais elle est certaine qu'il ne la laissera jamais partir en vacances avec sa carte de crédit. Soudain affolée, elle bondit hors du lit, s'habille précipitamment, empoigne ses affaires, claque la porte de l'appartement et fonce vers l'ascenseur. Elle n'a même pas le temps d'appuyer sur le bouton. La cabine éclairée monte déjà vers elle avec le grincement d'une alarme d'incendie. Elle se jette sur la porte de l'escalier. Pendant ce temps, dans l'ascenseur, Baptiste cherche tranquillement ses clefs, juste un peu contrarié par sa soirée gâchée.

En bas, la voiture ne veut pas démarrer et manifeste un mécontentement capable d'alerter tout le quartier. Martine s'acharne sur la vieille bête en la suppliant et enfin c'est le départ, bien loin du calme et de la sérénité souhaités, mais l'essentiel est sauvé. Elle tremble, crispée sur le volant, confondant le tic-tac des clignotants avec les pulsations désordonnées de son cœur. Au bout de quelques feux rouges sacrifiés, la voiture sort de Paris, plein phares. Martine néglige de passer la quatrième. Le moteur râle. Les essuie-glaces bloqués rabotent le pare-brise avec le couac obsédant d'un canard qu'on égorge. Un brusque coup de volant l'arrête devant l'enseigne lumineuse d'un hôtel. Un tonnerre de klaxons salue sa maladresse, mais cette nuit elle n'ira pas plus loin.

La chambre sent le tabac froid. Martine, épuisée, se déshabille hâtivement. En cherchant sa chemise de nuit, elle exhume avec stupéfaction une grosse carotte de son bagage. Elle revoit son sac sur la table de la cuisine et le livreur pressé posant les courses là où il y a de la place. Christine ne s'étonnerait pas qui la tance souvent pour son désordre. Martine s'affale, accablée, dans les draps javellisés. C'est grotesque, comme le reste, et il lui semble que toute l'histoire se résume à l'intrusion incongrue et ridicule de ce légume qui la ramène à sa condition. Elle lutte contre les larmes, cherchant à retrouver le désir de ce départ décidé dans l'illusion qu'elle n'était plus Martine mais une autre, une femme nouvelle, et pas celle qui fait la soupe. Un faux contact de la lampe fait clignoter la carotte sur la table de nuit. Martine sourit, enfin capable d'une dérision qui l'éloigne un peu de son chagrin.

Dans la nuit, elle se bat avec des policiers pour garder son permis. Maman et Baptiste ont pris les clefs de la voiture et refusent de lui rendre son sac. Elle tire dessus avec rage, elle crie, elle trépigne pendant qu'autour d'eux des inconnus hilares applaudissent au spectacle. Martine allume la lumière. Imprégnée par son rêve, elle a encore la main crispée sur le drap. Pas très loin, les applaudissements et les rires continuent ; on dirait une fête dont les manifestations joyeuses lui arrivent, atténuées, avec quelques éclats plus vifs. Un mariage, sans doute. Elle se retourne lourdement, étalant ses rondeurs dans toute la largeur du lit sans que ses pieds frileux ne rencontrent d'autres pieds, moites ceux-là et peu décidés à céder de la place. Depuis quelques années, elle dort seule, et cela n'a pas été un mince soulagement. Un jour béni, Baptiste s'est laissé appâter par la perspective de tous ces matchs qu'il allait pouvoir regarder de son lit douillet, sans sa femme mais avec ses bières, ses chips et ses cigares. Martine venait de lire dans son magazine les mots cruels de

Maupassant : mauvaise humeur le jour, mauvaise odeur la nuit... Qui a dit qu'elle n'est pas cultivée ? Maupassant, ce jour-là, a joué un sacré rôle dans sa vie. Maupassant et le football.

Martine s'étire et se rendort dans la béatitude de sa solitude. Un peu plus tard, des bruits plus proches la réveillent à nouveau. C'était bien une noce qu'elle entendait tout à l'heure ; les jeunes mariés sont dans la chambre au-dessus.

Elle allume, résignée à ne plus dormir mais profondément agacée car elle n'a plus l'âge des nuits passionnées. Elle sait très bien qu'elle ne l'a jamais eu. Dans un sursaut de jalousie, elle grimpe sur la table et s'étire le plus qu'elle peut pour infliger au plafond quelques vigoureux coups de chaussure. Mais l'amour est coriace et se nourrit parfois du malheur des autres : les gémissements reprennent de plus belle. Martine s'est assise pour pleurer de dépit. Elle frotte son épaule qui va lui faire payer pendant des jours cette gymnastique inutile. Puis son regard s'immobilise sur l'image que lui renvoie la glace en face d'elle.

Telle qu'elle se voit à ce moment-là, la mine bouffie et rougie, la masse de ses cheveux frisottant sur ses épaules, les hanches bien étalées, la poitrine libérée flottant à son aise, elle n'arrive pas à penser que ce pourrait être pire. Ce constat lui donne faim. Elle se souvient avoir vu un distributeur de bonbons, juste à côté de sa porte, et lui vient alors l'envie irrépressible de croquer dans n'importe quoi de sucré. En chemise dans le couloir, alors que des sanglots libérateurs agressent ses oreilles inexpérimentées et envieuses, elle compte ses sous. Faute de monnaie, elle regagne son lit, doublement frustrée.

Bien réveillée dans le silence enfin revenu, Martine rêve. Elle imagine un couple d'amoureux au-dessus d'elle, nus sur le lit. Elle a faim. Elle décide de penser raisonnablement à autre chose. Comme toujours quand elle a de la peine, Martine revient sur son enfance et, le temps d'une réminiscence brève mais fulgurante, elle se transporte dans un jardin de roses. Son père, des vieux qui l'aimaient, une petite fille heureuse... Mais voilà, la grande grosse qui sanglote dans une chambre d'hôtel accompagnée par un bruitage de film érotique, pas les images mais ça elle imagine, cette grosse-là ne peut plus compter sur personne.

Enfin, les oiseaux qu'elle entend sur le matin mettent un terme à cette nuit difficile. Dès qu'elle peut régler sa note et avaler un bol de café, Martine remballa sa carotte, ses frustrations et sa fatigue pour reprendre courageusement le volant. La route, quoique longue, s'effectue sans incident notable. Les anciens réflexes lui reviennent et l'assurance avec. Elle a quelques frayeurs lors des dépassements inévitables, accrochée à son volant et le corps en avant pour aider la voiture souffreteuse ; et des blessures d'amour-propre quand on l'injurie, ce qui arrive. On ne dénoncera jamais assez la jouissance perverse du conducteur masculin qui rencontre Martine sur sa route, surtout si elle est devant lui. Pourtant, elle s'était attendue à pire étant donné les débuts de l'expédition. Aussi, c'est presque détendue qu'elle arrive à destination, n'ayant plus qu'un seul regret, celui de n'avoir pas osé kidnapper la belle voiture de son mari. Elle songe qu'elle aurait particulièrement aimé le faire. Allons, Martine ! C'est autre chose de passer à l'acte, tu n'aurais jamais pu provoquer ton mari aussi délibérément. Et vraiment tu aurais pris trop de risques. Imagine que tu l'aies mise dans le fossé. Tu n'avais plus qu'à disparaître.

Néanmoins, elle n'est pas mécontente d'elle. Cette fugue va la mener vers des sommets, elle en est certaine. Comme si devaient crever toutes ses misères dans cette petite ville de montagne, comme elle n'était pas Martine, la Martine de Baptiste, la Martine de Maman et de Christine, la nouille de service même pas trop bonne puisqu'elle est minée de la tête aux pieds par l'amertume et la jalousie ! Qu'importe. Elle est grosse (insistons sur ce physique pléthorique qui bouche son horizon), vieille et avec de sacrés handicaps à l'indépendance ; tout ceci n'est que trop vrai, mais fière de s'être vaincue, elle aborde l'Orient avec la détermination d'une femme d'aventure.

Pour trouver l'auberge du Lièvre, il lui faut néanmoins près d'une heure. Elle y est déjà venue, il y a fort longtemps. Son mari venait voir un cousin à Font-Romeu pour elle ne sait plus quelle histoire d'héritage. Baptiste a toujours été très au fait de ses intérêts. C'est ce qu'il appelle avoir le sens de la famille. Martine se souvient de cet épisode. Elle avait dû le guider avec la carte.

C'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés, assez loin de la maison du cousin, sur le chemin traversé de sources qui menait à cette auberge isolée. Il était midi. L'endroit était ravissant et Martine ne pouvait cacher son plaisir : une maison de pierres grises, fumante malgré l'été, avec un petit torrent qui chantait en plein milieu du jardin et toute parée de fleurs. Il y en avait partout, sur le rebord de chaque fenêtre, le devant de chaque porte, le long des murs : chaque endroit où pouvait se poser un pot se rehaussait de belles couleurs, mélangées avec grâce. Et cette grâce la touchait au cœur ; cette explosion de roses, de rouges et de bleus donnait à son morne voyage l'attrait charmant des catalogues de son grand-père. Le cher homme la prenait sur ses genoux, lui montrait les images des fleurs, puis la menait vers les roses qu'il cultivait. Il ne lui donnait pas que l'amour du jardin. Plus tard, Baptiste n'ayant jamais pu supporter la campagne l'en priva par conséquent. C'est un homme qui aime à répéter :

« Je suis un vrai parisien de souche, moi, pas un bouseux ! »

Comme elle déteste cet air satisfait et ce regard brillant qui guette son effet !

Ce jour-là, elle demanda à déjeuner à l'auberge du Lièvre. L'occasion était trop belle de lui faire plaisir et, en guise d'invitation chez le lapin, Martine se contenta d'un sandwich qui eut un goût amer. Certes, la Mercédès n'avait pas apprécié qu'une grosse pierre lui rabote un peu trop fort le fondement. De toute façon, son mari a toujours eu de très bonnes raisons pour lui casser ses rêves.

Des années après, l'auberge est toujours là, les fleurs aussi mais pas autant que dans son souvenir. Le chemin est devenu praticable. Elle s'étonne de ne pas ressentir plus d'enthousiasme. Peut-être a-t-elle aimé cette maison parce que Baptiste lui en avait refusé l'entrée. Elle se présente à l'accueil. Le sourire de la patronne n'est guère fleuri, même quand Martine insiste pour régler à l'avance son séjour. C'est déjà ça de pris, pour le cas où Baptiste ferait opposition sur sa carte. Elle le connaît bien : il est beaucoup trop sûr de lui pour imaginer autre chose qu'une crise passagère, mais on ne sait jamais. Et puis, quand il s'agit d'argent, les réactions de son mari peuvent être sans mesure. Il n'a jamais voulu qu'elle ait une carte à son nom. Je te donne tout le liquide que tu veux : tu n'as qu'à me demander. Alors elle demande. Pour les courses, pour s'habiller (par correspondance, pour éviter les boutiques), pour la maison, pour tout. Quand elle parle à son mari, c'est pour dire : s'il te plaît, Baptiste. D'ailleurs, il lui plaît sans problème et il donne. Il est capable de lui choisir ce qu'il y a de plus cher. Il est revenu un jour avec un paquet volumineux, l'air superbe et généreux, la mauvaise conscience remise à zéro. Pendant longtemps, elle a dû porter une splendeur en vison qui faisait d'elle un gros tas de poils. Pour circuler en ville discrètement, c'était plutôt loupé. Elle exhiba donc la réussite de son mari et se résigna à ces quelques kilos qui mettaient les siens en valeur. Sa gêne pesait nettement plus lourd. Elle l'aurait volontiers livrée aux mites si la bête n'avait pas été aussi solide. Les premières bouffées de chaleur lui donnèrent le prétexte de troquer la pelisse somptuaire contre un imperméable passe-partout. Comme tous les timides, Martine a horreur de se faire remarquer.

En montant l'escalier des chambres, elle décide de dépenser sans compter pour se venger. Cela risque de rester très limité étant donné le peu de tentations du lieu, à moins de se déchaîner sur les restaurants ; pour ce qui est du coup de fourchette, elle ne craint personne. Elle est capable de faire adresser à Baptiste de belles factures si elle choisit les meilleures tables. Dans combien de temps fera-t-il opposition ? Sûrement pas tout de suite, ce serait avouer qu'il a perdu le contrôle. Pour faire face à toute éventualité, elle a constitué patiemment une petite réserve. Cela fait un bon moment qu'elle se sert dans ses affaires, un billet par-ci, un autre par-là. J'ai volé mon mari. Mais est-ce voler ? Elle estime avoir sa part méritée depuis le temps qu'il économise sur le personnel grâce à elle. Secrétaire, comptable, cuisinière, infirmière souvent, hôteesse en tous genres. Enfin... le genre réservé et introverti, le genre épouse comme il faut. Ses folies ne sont que dans sa tête, ce sont des envies r-e-f-o-u-l-é-e-s. Il lui a dit un jour :

« Quelle constipée, tu fais ! »

Elle revoit le petit commercial qui assistait à ce dîner, son sourire méprisant. Elle a baissé la tête, gênée du feu qui lui montait au visage. Elle ricanait bêtement comme si son mari avait fait un bon mot. La soirée avait été très longue. Elle avait quand même fini par exploser, une fois les invités partis. Les explosions de Martine n'inquiètent pas Baptiste ; elles l'agacent plus qu'une mouche en été, mais moins qu'un bruit bizarre dans sa voiture.

Dans sa chambre, vautrée sur le lit, elle examine le décor. Un papier peint jaune pâle avec de petites fleurs blanches, des rideaux identiques, de vieux meubles hétéroclites, un lit de grand-mère, haut perché, un baldaquin en bois sombre sur lequel s'accroche par des rubans jaunes un tissu assorti aux rideaux. L'ensemble lui plaît. Le lit pourtant est trop mou ; elle rebondit dessus avec des dzing-dzing qui ne préjugent rien de bon pour son dos. Et puis il y a l'odeur, un fond de moisi avec, sucré et écœurant, un reste tenace de parfum. Martine n'aime pas le parfum, surtout celui que met Maman. La vieille coquette pousse en avant des lèvres trop gonflées, trop rouges, et un sourire séducteur barre sa peau cartonnée quand elle minaude :

« Bergamote et jasmin avec une pointe de musc, c'est tellement femme ! »

Martine soupire. Ce sera sûrement cela le plus difficile. Maman est un pôle d'attraction ou de répulsion selon le cas, mais jamais jusqu'à présent Martine n'a pu faire l'économie d'une seule journée sans que l'image maternelle ne vienne s'afficher en tutelle exaspérante de ses pensées.

Elle se douche, pour se détendre sous l'eau chaude, le temps d'entendre les cataractes provenant des toilettes voisines et de constater le jet glacé qui suit immédiatement pour elle. Elle est contrariée et décide d'opter dorénavant pour des ablutions plus succinctes. Elle ouvre son sac et constate que, dans sa hâte à quitter l'hôtel des premiers outrages, elle a oublié de refermer le flacon de shampooing. Les "pigments naturels à l'effet flash sur vos cheveux colorés" ont fait un désastre sur ses affaires. Elle passe un long moment à tenter, sans succès, d'atténuer les taches et elle doit remettre le chemisier bleu pâle de son voyage. Etant donné qu'elle a beaucoup souffert et donc beaucoup transpiré, ce n'est pas du plus bel effet.

Dans l'escalier, elle se dépêche ; c'est l'heure du dîner et elle espère malgré tout arriver à sa table avant les autres clients. Il lui semble que l'on ne voit d'elle que ces auréoles coupables qu'elle s'évertue de cacher en gardant les bras le long du corps. Cela donne à son allure quelque chose de plus raide que d'habitude. Pourtant, elle a cherché à soigner son apparence. Le chemisier est d'occasion mais elle espère que son gilet en crochet blanc pourra le cacher un peu. Pour une allure plus romantique, elle a adopté une longue jupe fleurie dont la base s'orne de trois larges volants. Ainsi vêtue, elle a tout de la danseuse folklorique. Devant la glace, elle a refait trois fois le gros chignon qu'elle porte d'ordinaire et, dans un besoin d'innovation mal géré, elle a soudain décidé de ne plus attacher ses cheveux. Le résultat n'est pas cette allure juvénile qu'elle espère. Il pencherait plutôt vers un négligé sans pitié qui couronne sa haute stature d'une masse crépue. Mais comme elle ne se rend compte de rien, son sourire de bonne volonté un peu crispé la crédite quand même d'une mine touchante.